

Étienne Beaulieu, Guy Berthiaume, Claude Corbo et Sophie Montreuil (dir.)

Chantal Ringuet

Numéro 158, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78058ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ringuet, C. (2015). Compte rendu de [Étienne Beaulieu, Guy Berthiaume, Claude Corbo et Sophie Montreuil (dir.)]. *Lettres québécoises*, (158), 51–52.

☆☆☆☆ ½

ÉTIENNE BEAULIEU

L'âme littéraire

Montréal, Nota bene, coll. « La ligne de risque », 2014, 212 p., 21,95 \$.

Polémique autour du roman et nostalgie de la transcendance

Ce recueil d'essais étoffé présente un point de vue original qui met au banc le genre romanesque tout en faisant l'éloge de la prose, définie comme « la parole donnée aux choses elles-mêmes » (p. 210).

Nous vivons à une époque sombre, où les idéologies dominantes de production et de rentabilité risquent fort de transformer les lecteurs, en dessinant des lignes de pensées toutes faites, et où la réflexion véritable trouve de moins en moins sa place, tant on lui préfère la logique marchande et les « profits » multiples qu'elle engendre. Le milieu des lettres au Québec, tout autant que ceux de la pensée et de la recherche, accuse aujourd'hui d'importants reculs. Dans un tel contexte, l'ouvrage que signe ici Étienne Beaulieu revêt un intérêt certain, en particulier pour le lecteur passionné de littérature qu'il s'agisse du roman ou de la prose) ou féru de la tradition de pensée occidentale dont nous avons hérité des Grecs. Regroupant huit essais littéraires ayant déjà été publiés dans la revue *Contre-jour*, dont Beaulieu est le cofondateur, ce recueil publié chez Nota bene, dans la collection « La ligne du risque » — que l'auteur lui-même dirige —, rompt heureusement avec un certain conformisme ambiant dans le domaine des lettres québécoises.

À l'origine de ces textes se trouve une vive inquiétude, celle que le monde et la parole littéraire soient acculés dorénavant à une perte de sens, à un vide abyssal dans lequel le roman aurait contribué à les engoncer. La première partie de l'ouvrage, intitulée « À la recherche des formes contemporaines de l'âme », se présente donc comme un réquisitoire envers le roman. Contre « l'idéologie romanesque de la modernité » d'un Milan Kundera, l'auteur affirme que « le roman est aujourd'hui devenu la forme littéraire de l'avachissement des consciences et d'une bien-pensance qui s'ignore le plus souvent et c'est à la prose elle-même, libérée de l'idéologie romanesque, qu'il faut donner la tâche de porter les soucis de l'âme, de la faire éclore et d'envisager l'avenir de l'art, de la littérature, de la pensée » (p. 10). En s'appuyant sur le propos de plusieurs philosophes (Arendt, Adorno, Heidegger, Agamben, Aristote), notamment Jan Patockà, et d'un écrivain tel Richard Millet, l'auteur déploie le fil de sa pensée en dénonçant la « civilisation du bonheur » à laquelle nous convie aujourd'hui le genre romanesque. Dans des pages très percutantes, il fait le procès de « la vogue contemporaine du récit *romanesque de soi* » (p. 56), qui nous entraîne dans « le paradis imaginaire des individus » (p. 61), tout en soulignant une nécessité inhérente au genre romanesque, celle de répondre à « l'exigence de la vie de l'esprit » (p. 71). Pour contrer l'impasse du roman, l'auteur suggère ainsi de s'en tenir à une pensée subversive, de manière à « ne se cantonner ni dans la posture du doute ni dans celle de la croyance pure et de se tenir à la crête selon un itinéraire très précis » (p. 94). S'ensuit un passage-clé, qui semble cristalliser la pensée de l'essayiste et de l'auteur du récit *Trop de lumière pour Samuel Gaska*: « Toutefois, entre la lumière pure et notre monde, un décalage demeure dans lequel la pensée assoiffée de lumière perçoit un contre-jour où les objets d'ici-bas, comme les chairs illuminées des tableaux



ÉTIENNE BEAULIEU



de Georges de La Tour, conservent leur matérialité mais se laissent néanmoins imbibber de lumière » (p. 96).

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, « Voix de la prose », le ton moraliste s'estompe sans que l'écriture perde sa verve. Sont ici abordées les œuvres respectives de six écrivains de renom, dont la majorité s'est frottée au genre romanesque à un moment ou à un autre : Joseph Joubert, Hermann Broch, Rainer Maria Rilke, Fernando Pessoa, Peter Handke et Virginia Woolf. On lira avec plaisir plusieurs chapitres consacrés à des écrivains aimés (dont Rilke, Handke, Woolf et Pessoa), tout en découvrant avec intérêt Joseph Joubert, personnage méconnu et principalement l'auteur d'une œuvre posthume. Selon Beaulieu, qui lui a d'ailleurs consacré sa thèse de doctorat, celui-ci incarne le « penseur même de la prose » (p. 106). Or la prose serait « prophétique, [car] elle parle devant les dieux, en leur lieu et place, leur coupe la parole et dispose celui qui l'écoute à trouver en ce monde-ci une demeure pour les vivants qui soit durable, fiable et stable » (p. 194-195). Enfin, l'une de ses qualités supérieures consisterait à « laisse[r] ouverte la possibilité d'une vérité suprême — que le roman ferme d'entrée de jeu » (p. 195).

Tout en participant de la richesse de l'ouvrage, le point de vue gréco-romain associé aux belles-lettres classiques qui sert de socle aux essais composant ce recueil s'érige non seulement à contretemps des idéologies dominantes — sans que cela soit négatif, on l'aura compris —, mais aussi à contre-courant des tendances contemporaines. On remarque ainsi, chez l'auteur, une tendance à rallier tous les penseurs cités à travers le prisme d'une « âme littéraire » occidentale — auquel résiste pourtant, à certains égards, le propos d'un Adorno ou celui d'un Benjamin. Car qu'entend-on exactement par « âme littéraire » ? De nos jours, n'est-il pas anachronique de parler de l'« âme », sous quelque forme que ce soit ? À ce sujet, Beaulieu rappelle d'entrée de jeu la « puissance créatrice vitale » (p. 6) de ce terme, par-delà les nombreux poncifs qui l'associent à la religion et au spirituel, symptômes de la vacuité vers laquelle aurait bifurqué la modernité.

Or si tant est qu'elle existe de nos jours, l'âme occidentale est pour le moins fracturée et multiple. Derrière un tel souci de fidélité envers la tradition occidentale, se profile une répétition de la pensée dualiste des Grecs, que bon nombre de penseurs et de philosophes n'ont cessé de critiquer depuis les années 1960, dont Jacques Derrida, avec sa théorie de la déconstruction, et Judith Butler, du point de vue de la théorie féministe. Cette pensée, qui renoue avec l'histoire métaphysique fonctionnant sous le mode des oppositions, est transposée ici dans l'espace littéraire : la prose s'oppose au roman, comme chez Platon l'*eidôlon* s'oppose à l'*ei-dos* et le corps à l'esprit. Malgré ce retour à une structure du discours empreinte de fixité (dont il est légitime de se demander si elle n'aplanit pas, justement, l'horizon de la pensée elle-même, au début du *xxi*^e siècle), l'on saluera la parution de cet ouvrage d'Étienne Beaulieu, dont l'une des grandes qualités consiste à inscrire le polémique au cœur du littéraire.

☆☆☆☆

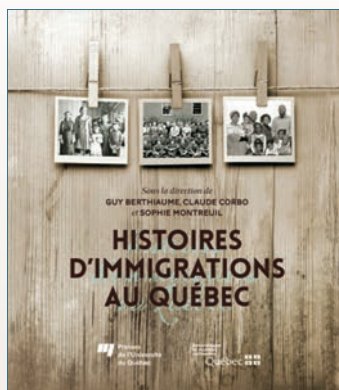
GUY BERTHIAUME, CLAUDE CORBO ET SOPHIE MONTREUIL (DIR.)

Histoires d'immigrations au Québec

Québec, PUQ et BAnQ, 2014, 274 p., 25 \$ (papier), 18,99 \$ (numérique).

Une vaste fresque de la diversité culturelle au Québec

Voilà un ouvrage de référence à la fois riche et bien construit, qui plaira tant aux néophytes qu'aux chercheurs en histoire, en sociologie et en littérature intéressés par le phénomène de l'immigration au Québec.



GUY BERTHIAUME, CLAUDE CORBO ET SOPHIE MONTREUIL

Le Québec, on le sait, se caractérise par une longue tradition d'immigration et il représente, aux yeux de plusieurs, une terre d'accueil privilégiée. L'ouvrage collectif *Histoires d'immigrations au Québec*, dirigé par Guy Berthiaume, Claude Corbo et Sophie Montreuil, fait la part belle à cette riche dimension de la société québécoise en révélant l'apport de quatorze groupes ethnoculturels distincts.

Cet ouvrage fait suite à une série de rencontres et d'échanges publics qui se sont déroulés en 2012 et 2013 à Bibliothèque et archives nationales du Québec, à la suggestion d'Yvan Lamonde, professeur émérite à l'Université McGill. Postulant qu'« [il] est urgent d'inclure les nouveaux arrivés dans la longue mémoire commune, dans le récit historique québécois » (p. XII), Lamonde annonce dès le départ la visée principale de l'ouvrage, qui consiste à « saisir les grandes vagues d'immigration au Québec » (p. XII). S'ensuit, en quelques lignes, un portrait un peu sommaire de ces vagues d'immigration (par exemple, les Sépharades sont passés sous silence dans les années 1950 et 60) qui aurait mérité d'être légèrement étoffé pour s'accorder à la ligne du temps (1840-2000) présentée en début d'ouvrage, laquelle donne une vue d'ensemble au lecteur.

Regroupant les textes de plus de quinze auteurs (dont Pierre Anctil, Bruno Ramirez et Yolande Cohen), cet ouvrage collectif comporte de nombreuses qualités : ses quatorze chapitres présentent autant de « communautés culturelles » vues par un[e] ou deux chercheur[es], dont le texte est enrichi par quelques témoignages personnels.

À la cohérence initiale du livre s'ajoute sa belle facture : la maquette intègre de nombreuses photographies et dessins qui illustrent les propos des auteurs et celui des personnes témoins. Toutefois, à l'instar de la « concurrence des mémoires » si caractéristique des groupes ethniques ayant été victimes de marginalisation, voire de violence, la « concurrence démographique » est un écueil potentiel dans ce domaine : aussi, il aurait été intéressant d'intégrer en fin d'ouvrage des graphiques concernant les données statistiques de l'immigration de chaque groupe au fil du temps. À la fois portrait étoffé et ouvrage de référence, *Histoires d'immigrations au Québec* saura plaire aux simples citoyens tout autant qu'aux professeurs et aux chercheurs intéressés par le phénomène de l'immigration au Québec.